

Sina Arnold

«Pourquoi l’antisémitisme ne disparaîtra pas», une interview parue dans *Der Spiegel*

La violence au Moyen-Orient polarise également les gens en Allemagne, et beaucoup de choses se mélangent dans le débat. Sina Arnold explique pourquoi les Allemands utilisent Israël comme un écran de projection – et ce qui constitue l’antisémitisme musulman. Assistante de recherche au Centre de recherche sur l’antisémitisme de l’Université technique de Berlin, Sina Arnold est aussi cheffe de projet à l’Institut de recherche pour la cohésion sociale. Ses recherches portent, entre autres, sur l’antisémitisme dans l’immigration, le travail éducatif contre l’antisémitisme, le racisme institutionnel et la politique de la mémoire. Cette interview a été menée par Frauke Böger, le 8 octobre 2023.

SPIEGEL : Sina Arnold, vous avez publié au printemps un rapport sur l’antisémitisme en Allemagne dans lequel vous résumez les résultats de différentes études. Vous affirmez que, pour les chercheurs, l’«antisémitisme importé» n’existe pas. Comment êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

Sina Arnold : On discute de l’antisémitisme dans les milieux musulmans depuis près de vingt ans. Fondamentalement, depuis que l’Allemagne a pris conscience qu’elle était une société d’immigration – et depuis les conséquences du 11 septembre 2001 et la montée des mouvements islamistes. Le terme «antisémitisme importé» est principalement utilisé dans les médias, notamment depuis l’arrivée des réfugiés provenant des pays arabes en 2015/2016. Cette expression est toujours associée à l’idée selon laquelle un phénomène serait introduit, de l’extérieur, dans la société. Mais ce n’est pas le cas ici. Si nous sommes une société d’immigration, l’antisémitisme que nous constatons aujourd’hui dans les manifestations, par exemple à Neukölln¹ après l’escalade au Moyen-Orient, vient en partie de ce pays. La plupart des manifestants dans les rues sont nés et ont grandi en Allemagne.

SPIEGEL : Peut-on dire que l’antisémitisme est plus répandu parmi les personnes issues de l’immigration arabe que dans le reste de la société ?

¹ Arrondissement branché de Berlin, «multiculturel», en voie de «gentrification» et limitrophe de Kreuzberg (autre quartier à forte population immigrée). Selon le Conseil de l’Europe, en 2018, Neukölln accueillait 58% d’Allemands et 42% de personnes d’origine étrangère : «Dans certaines zones du nord de l’arrondissement, le pourcentage des résidents étrangers s’élève à plus de 65 %, dans de nombreuses écoles plus de 90 %. Les plus grandes communautés sont : les Turcs 12%; les Arabes 9 % ; les ressortissants de l’ex-Yougoslavie 4 % ; les Polonais 5 % ; les Africains 2%, et les ressortissants de l’ex-URSS 2%» (NdT)

Sina Arnold : Les résultats des études sont contradictoires. Cela dépend vraiment de quel type d'antisémitisme vous parlez.

SPIEGEL : Alors prenons un peu de recul : quelles sont les différentes formes d'antisémitisme ?

Sina Arnold : Si l'on réfléchit au niveau des «types idéaux» d'antisémitisme, la recherche empirique en distingue trois.

L'antisémitisme classique fait référence à un préjugé qui attribue aux Juifs des caractéristiques immuables, biologiques ou culturelles. Cela s'accompagne souvent de théories du complot, donc d'idées sur un prétendu pouvoir excessif des Juifs, sur de prétendues particularités juives, comme la ruse ou la sournoiserie.

L'antisémitisme secondaire, en revanche, est étroitement lié à la mémoire du national-socialisme. Il se caractérise par un rejet de la culpabilité [allemande] et de la mémoire de la Shoah et peut conduire à la relativisation ou à la négation de l'Holocauste. Ce phénomène très allemand reflète le désir de pouvoir enfin être à nouveau fier de la nation allemande, sans que les Juifs et les Juives n'y fassent obstacle.

SPIEGEL : Et la troisième forme d'antisémitisme ?

Sina Arnold : C'est l'antisémitisme lié à la critique d'Israël, lorsque cette critique n'est plus seulement politique et qu'elle transfère les stéréotypes anti-juifs sur cet État. Les sondages d'opinion, par exemple, proposent des énoncés du type : «*Ce que l'État d'Israël fait aux Palestiniens aujourd'hui est la même chose que ce que les nazis ont fait aux Juifs*», et à propos desquels les participants doivent ensuite exprimer leur accord ou leur désaccord.

SPIEGEL : Certains prétendent qu'il ne s'agit là que d'une comparaison – donc seulement d'une classification.

Sina Arnold : Ce type de proposition banalise et relativise la Shoah, c'est-à-dire le massacre industriel des Juifs. Et il exprime un renversement du rapport entre bourreaux et victimes : les victimes d'hier seraient devenues les bourreaux d'aujourd'hui. L'antisémitisme lié à Israël est la catégorie la plus controversée. La critique de la politique israélienne et du gouvernement israélien n'est pas intrinsèquement antisémite ; il est important de le souligner encore et encore. Il faut regarder chaque fois de près, en tenant compte de ce que nous savons sur l'évolution de l'antisémitisme dans la société allemande.

«Après 1945, la critique prétendument politique de l'État juif a été recodée.»

SPIEGEL : Que voulez-vous dire par là ?

Sina Arnold : En 1945, il n'y a pas eu de rupture en Allemagne, ni en Allemagne de l'Est ni en Allemagne de l'Ouest. L'antisémitisme a continué d'exister, mais il était tabou. L'Allemagne voulait redevenir respectable. Mais il n'y a jamais eu de véritable dénazification ; la prétendue critique politique de l'État juif a été recodée. Cela ne veut pas dire que toutes les critiques d'Israël sont antisémites. Ici aussi, il faut examiner qui s'exprime, quand, comment et avec quelle motivation.

Prenons un exemple simple : si la petite-fille (d'origine allemande) d'un criminel nazi formule une comparaison entre le régime nazi et Israël, son opinion devrait être évaluée

différemment que s'il s'agit de quelqu'un qui vient de perdre sa famille dans la bande de Gaza. Quoiqu'il en soit, cette comparaison est historiquement incorrecte. Mais, dans ce dernier cas, Israël n'est pas seulement un écran de projection, il s'agit aussi d'expériences réelles d'occupation et d'exclusion pour certaines personnes. Les connaissances historiques sont également différentes. En Allemagne, les élèves reçoivent un enseignement à l'école sur l'histoire du national-socialisme, mais ce n'est pas le cas dans de nombreux pays arabes.

SPIEGEL : Revenons à la question initiale : dans quelle mesure, et sous quelle forme, l'antisémitisme est-il répandu parmi les personnes d'origine arabe, ou musulmane, par rapport à la société allemande dans son ensemble ?

Sina Arnold : En ce qui concerne l'antisémitisme secondaire, donc le mécanisme de défense contre le souvenir de la Shoah, les résultats des personnes arabes et musulmanes sont globalement inférieurs à ceux des Allemands [«de souche»]. En ce qui concerne l'antisémitisme classique, ils sont identiques ou légèrement plus élevés parmi les musulmans et musulmanes en Allemagne – les résultats varient selon les études. En ce qui concerne l'antisémitisme lié à Israël, ils sont plus élevés parmi les personnes issues de l'immigration arabe et les musulmans en Allemagne. Mais là aussi, il faudrait y regarder de plus près : de quels musulmans parlons-nous ? Cette religion comporte de nombreux courants et sous-courants, et il existe également des musulmans laïcs. De quels pays d'origine parlons-nous ? On mélange beaucoup de choses dans ce débat.

SPIEGEL : Par exemple, où faut-il faire la différence exactement ?

Sina Arnold : Il existe une importante communauté palestinienne à Berlin, où la haine d'Israël est certainement attisée et transmise au sein des familles. La dernière fois que l'antisémitisme importé a été aussi largement évoqué en Allemagne, c'était en 2015 et 2016, lorsque des réfugiés sont arrivés de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan. À l'époque, nous étudions leurs attitudes à l'égard des Juifs, d'Israël et de l'Holocauste. Beaucoup de ceux qui venaient de Syrie avaient des attitudes très stéréotypées à l'égard d'Israël, alimentées par le régime d'Assad. Ils n'avaient reçu aucune éducation sur l'Holocauste à l'école. Israël était présenté comme un ennemi dans le cadre d'un discours chargé de connotations antisémites. Mais nous avons également constaté que lorsque les gens vivent ici, en Allemagne, leurs conceptions du monde commencent à être ébranlées.

«Dans "l'antisémitisme islamisé", tous les vieux stéréotypes chrétiens de l'antijudaïsme ont emprunté un long détour pour arriver dans la région du Proche et du Moyen-Orient.»

SPIEGEL : On parle parfois d'un antisémitisme arabe ou d'un antisémitisme musulman spécifiques. Existents-ils ?

Sina Arnold : Oui, dans certains cas. Mais pas toujours lorsqu'une personne arabe ou musulmane tient des propos antisémites. Pour ce faire, il faut savoir de quelles sources vient son antisémitisme. Mon collègue Michael Kiefer parle d'un «*antisémitisme islamisé*» – pour lui, tous les vieux stéréotypes chrétiens de l'antijudaïsme ont emprunté un long détour pour arriver au Proche et au Moyen-Orient. Là, ils ont développé leur propre vie, au cours des dernières décennies. Ils peuvent être liés à certains stéréotypes anti-juifs du Coran. Et si cela a une connotation religieuse, comme c'est le cas chez le Hamas islamiste et comme cela se

produit dans certaines mosquées en Europe et dans certains pays d'origine, alors je parlerai d'antisémitisme musulman.

SPIEGEL : Quel rôle joue la pensée réactionnaire dans l'antisémitisme ?

Sina Arnold : Dans une vaste étude parue sur le site *Berlin Monitor* en 2019, les taux d'approbation plus élevés des musulmans et des musulmanes de Berlin pour l'antisémitisme ont été comparés à ceux des électeurs et électrices de l'AfD². Les musulmans qui ont des attitudes antisémites ne diffèrent pas, dans leur ensemble de valeurs, des milieux conservateurs-autoritaires du reste de la population. Ce n'est pas la religion qui a été le véritable facteur d'influence, mais plutôt ces attitudes. L'autoritarisme s'exprime toujours à travers l'exclusion des minorités. C'est pourquoi le Hamas est une organisation fascistoïde et extrêmement autoritaire.

SPIEGEL : L'antisémitisme est également un phénomène mondial – en Europe du moins, en Amérique latine, il est puissant à gauche, dans certaines parties de l'Afrique, et même visible dans le travail d'artistes d'Asie du Sud-Est qui a été présenté à l'exposition mondiale de la Documenta, à Kassel, cette année. Pourquoi cette idéologie se retrouve-t-elle dans des contextes aussi différents ?

Sina Arnold : Parce que l'antisémitisme offre des réponses. C'est plus qu'un préjugé, car il prétend expliquer pourquoi le monde est si mauvais. L'antisémitisme offre une critique apparente de la domination. Certaines personnes se sentent incroyablement soulagées à l'idée qu'il suffirait d'isoler une petite élite, ou un certain groupe, pour que le monde devienne meilleur. Cela explique également l'élément de l'anéantissement: « Si vous éliminez ce groupe, alors vous aurez à nouveau une société harmonieuse. » C'est exactement ce que l'on peut voir dans le grand tableau réalisé par le groupe d'artistes indonésiens Taring Padi, à l'exposition de la Documenta, tableau qui représente de manière très simpliste tout ce qui est mauvais contre tout ce qui est bon .

SPIEGEL : La présence de la vie juive dans les différentes sociétés joue-t-elle un rôle ?

Sina Arnold : Certains ont décrit l'antisémitisme comme un code flexible, c'est-à-dire quelque chose qui peut être adapté à des circonstances très différentes, grâce à ses récits et à son idéologie du complot. Vous n'avez pas besoin de Juifs pour cela. Mais on peut également poser la question inverse : si une société a beaucoup de contacts avec les Juifs et les Juives, y a-t-il moins d'antisémites ? La réponse est controversée. Nous savons, par exemple, que la République de Weimar fut une époque d'égalité et de visibilité pour la vie juive, et qu'il existait une classe moyenne juive solidement enracinée. Mais le fait que des citoyens juifs aient été placés au cœur de la société allemande ne les a pas protégés.

SPIEGEL : Quelles sont les stratégies contre l'antisémitisme ?

Sina Arnold : Beaucoup de choses ont été faites au cours des quinze dernières années. On a élaboré davantage de projets éducatifs ; des commissions de lutte contre l'antisémitisme ont

² Mouvement populiste d'extrême droite dont les représentants ont obtenu au moins 10% des sièges au niveau des Länder (États régionaux), du Bundestag (Parlement national) et du Parlement européen aux dernières élections (*NdT*).

été mises en place au niveau fédéral et au niveau des Länder, il y a le Rias, le Centre de recherche et d'information sur l'antisémitisme, qui est désormais un organisme de surveillance dans de nombreux Länder et n'existait pas auparavant. La police et les services de sécurité sont également plus sensibles. Et surtout, la jeune génération juive est plus visible. Ce dernier point est très, très important, car pendant longtemps, le débat sur l'antisémitisme en Allemagne concernait les Juifs et les Juives et n'était pas mené avec, par ou à travers les Juifs et les Juives. Néanmoins, nous constatons à nouveau de nombreuses régressions dans ces domaines. Les fonds sont coupés, notamment dans le secteur de l'éducation, ce qui est vraiment désastreux.

«Les institutions d'éducation politique doivent actuellement absorber beaucoup de choses.»

SPIEGEL : Concrètement : à quoi une assistante sociale du quartier Neukölln, à Berlin, doit-elle penser lorsqu'elle se rend au travail ?

Sina Arnold : J'habite à la frontière avec le quartier de Neukölln, je passe tous les jours le long de la Sonnenallee et j'ai également parlé à des enseignants. Tous se disent complètement dépassés parce que les enfants et les jeunes font du conflit (de la guerre, des attentats, quelle que soit la façon dont ils les perçoivent) un problème – et en même temps, ils ont très peu d'expérience à ce sujet. Que faire aujourd'hui dans cette situation ? Les institutions d'éducation politique extrascolaire, qui mènent depuis longtemps un travail éducatif sur l'antisémitisme et le racisme dans les milieux de l'immigration, doivent prendre le relais. Elles doivent désormais conseiller les enseignants et les enseignantes en fonction de leurs demandes. Bien sûr, on ne peut pas raconter toute l'histoire du conflit au Proche-Orient ni diffuser toutes les connaissances de base de l'antisémitisme. Il faut travailler avec ce qui existe. Dans un premier temps, il faut protéger les élèves et les étudiants juifs. Et puis comprendre pourquoi les jeunes émettent des commentaires anti-israéliens. C'est pourquoi je critique, par exemple, la directive émise par le sénateur de l'éducation à Berlin.

SPIEGEL : Vous évoquez cette directive qui affirme, par exemple, que les élèves ne devraient plus porter de keffieh palestiniens à l'école ?

Sina Arnold : Certains de ces jeunes sont idéologiquement stables, oui. Mais, pour d'autres, ce foulard fait aussi partie de la « culture jeune ». Ils éprouvent un réflexe de solidarité avec les Palestiniens et les Palestiniennes, avec leurs frères et sœurs musulmans. Vous pouvez critiquer cette attitude, mais vous ne réussirez pas à la changer en retirant aux jeunes l'un de ces accessoires. Vous toucherez encore moins l'esprit et le cœur des jeunes – et vous les rendrez moins enclins au dialogue.

SPIEGEL : Parce que l'interdiction renforce le sentiment d'oppression ?

Sina Arnold : Ces jeunes sont quotidiennement confrontés au racisme et à l'exclusion. Dans le cas des jeunes Palestiniens en Allemagne, certaines familles sont apatrides et ont le sentiment d'être de toute façon exclues. Et cela dans un climat dans lequel tous les partis politiques sont favorables à des règles migratoires plus strictes et où le gouvernement vient d'adopter un projet de loi visant à accélérer les expulsions. Ces questions ne passent pas non plus inaperçues auprès des jeunes. J'ai mené mes premières recherches sur l'antisémitisme en 2008 dans un club de jeunes à Berlin, avec des jeunes, libanais et palestiniens. Et l'antisémitisme était déjà un moyen

de provoquer la majorité de la société : si vous voulez embêter les travailleurs sociaux blancs, alors vous balancez quelque chose contre Israël.

«**La confusion avec un débat raciste sur l'intégration m'inquiète.**»

SPIEGEL : Pouvez-vous nous donner une idée de la suite du débat ?

Sina Arnold : En ce moment, je suis extrêmement pessimiste – en ce qui concerne la situation au Proche-Orient, mais aussi notre politique intérieure. La menace qui pèse sur les Juifs et les Juives ne diminuera pas dans un avenir prévisible. Et cette confusion avec un débat raciste sur l'intégration m'inquiète aussi. [Le politicien chrétien-démocrate] Friedrich Merz en a fait la démonstration sur la chaîne de télévision ZDF il y a quelques jours.

SPIEGEL : Il a réclamé un test d'attitude pour les immigrants .

Sina Arnold : Merz n'est qu'une des nombreuses personnes à qui nous pouvons demander si elles s'intéressent vraiment à la lutte contre l'antisémitisme. Il me semble qu'elles sont plutôt en train de l'instrumentaliser.